

Le sol, très fertile, produit un tabac recherché, du riz, du café, de la canne à sucre ; tous les légumes des régions tropicales y réussissent admirablement. Les arbres de nos pays, le chêne, le hêtre, y marient leur feuillage à celui des banyans, des aréquiers, des cocotiers, des goyaviers, des palmiers. Le bambou, si précieux pour les Orientaux, qui l'emploient à une foule d'usages, y forme des belles forêts. L'ébénisterie trouve là des ressources précieuses par la beauté des couleurs et la finesse du grain, qui peut braver l'humidité aussi bien que la morsure des insectes.

Les côtes de ces îles, très découpées, se creusent en golfes qui peuvent soutenir la comparaison avec la baie de Naples, si vantée. L'intérieur avec ses montagnes, ses forêts verdoyantes, ses lacs charmants, ses rivières qui forment d'imposantes cascades, présente les sites les plus variés et les plus pittoresques.

Ce pays serait le plus ravissant, le plus délicieux du monde, s'il n'était exposé à deux fléaux terribles : les tremblements de terre et les tempêtes.

De temps en temps un tremblement de terre secoue le sol, détruit en quelques instants le travail de nombreuses années et laisse partout le spectacle de la ruine et de la désolation.

Celui de 1880 fut particulièrement effroyable : presque tous les monuments publics de Manille s'écroulèrent, des milliers de personnes furent englouties sous les décombres de leurs habitations.

Afin de prévenir le retour de pareils malheurs, ou au moins de les atténuer, l'administration a décidé qu'à l'avenir les maisons auraient pour toiture du zinc ou du bambou.

Les tempêtes, que l'on désigne là bas sous le nom de "tornados," ne sont pas moins redoutables. Rien ne leur résiste ; des arbres gigantesques sont emportés dans un tourbillon vertigineux ; les constructions les plus solides sont couchées par terre.

Manille, qui dans son enceinte murée ne renferme que dix-sept ou dix-huit mille habitants, mais qui, si l'on y joint les bourgs voisins, en compte cent vingt mille, presque tous indigènes, est une ville d'un magnifique et imposant aspect.

Quand le marquis de Mimosa sut comment les prisonniers étaient traités à Manille, il eut l'espoir de ne pas avoir trop à souffrir de sa détention. En effet, les condamnés ne sont pas soumis, à Manille, à un régime très sévère. Employés le plus souvent à des corvées dans le port ou dans les constructions publiques, ils se trouvent ainsi en contact avec la population.

Les mœurs des habitants étant très tolérantes, les forçats ne sont pas, comme chez nous, l'objet d'une universelle répulsion.

La haute taille du marquis, la grande dignité de sa personne, sa distinction ne permettaient pas de le confondre, malgré son costume, avec ses compagnons de captivité.

On s'arrêtait pour le regarder, et plus d'une fois il put surprendre sur le visage des habitants des symptômes de sympathie.

Si les gens subalternes, recrutés parmi des indigènes brutaux, se montraient durs et cruels envers lui, comme s'ils eussent voulu le punir de sa supériorité, les officiers, bien que très réservés et se conformant aux règles d'une discipline inflexible, ne pouvaient se défendre d'une certaine déférence envers ce prisonnier dans lequel ils devinaient un personnage de haut rang.

Le gouverneur avait la réputation d'un homme loyal et courtois et s'était rendu populaire dans la colonie ; mais il avait reçu des instructions relatives au marquis et ne faisait pas plus attention à lui qu'au plus misérable des condamnés qui subissaient leur peine dans l'île de Luçon.

Des années s'écoulèrent pendant lesquelles l'ex-chef carliste supporta stoïquement, sans se plaindre jamais, les mauvais traitements des agents inférieurs, et exécuta les corvées qui répugnaient le plus à sa fierté.

Depuis longtemps le malheureux n'espérait plus un adoucissement à son sort, lorsque le silence d'une de ces belles nuits tropicales fut troublé tout à coup par le bruit sinistre du tocsin sonnant l'alarme dans les nombreuses églises de Manille.

Le feu venait de se déclarer dans un magasin de l'Etat et les lueurs de l'incendie se reflétaient au loin dans les eaux de la mer. Une poudrière se trouvait tout près, et, si les flammes venaient à l'atteindre, une épouvantable catastrophe était inévitable.

Les prisonniers furent requis pour joindre leurs efforts à ceux de la garnison, afin de combattre le fléau.

Le marquis fut un des premiers sur le théâtre de l'incendie : il se signala par le sang-froid et le courage dont il fit preuve. Malheureusement, le matériel de secours était insuffisant et les ordres mal donnés et sans ensemble. L'impulsion dirigeante manquait.

Le marquis remarqua une galerie en bois, que les flammes commençaient à entourer et par laquelle le feu allait se communiquer à la poudrière. Là était le véritable péril. Ne consultant que son courage et son dévouement, l'ancien carliste monta sur la galerie, une hache à la main, et, sans se laisser arrêter par le feu, qui faisait des progrès rapides, il attaqua à coups redoublés les pièces de bois qui soutenaient la galerie.

La foule assistait, haletante, à cette lutte de l'homme contre le feu, et attendait avec anxiété le dénouement. Tout à coup une clameur d'épouvante retentit : la galerie s'écroulait avec fracas et le marquis disparaissait au milieu des décombres.

On l'en retira à moitié asphyxié, sans blessure grave, mais les cheveux et les vêtements brûlés. Il fut transporté évanoui à l'hôpital. Le lendemain, il eut la visite du gouverneur, homme jeune encore, qui avait remplacé le précédent, rappelé en Espagne.

— Monsieur le marquis, dit-il, je viens vous remercier au nom de Sa Majesté. Je suis aussi l'interprète de toute la population, qui a été unanime à admirer votre courage et qui vous a une profonde reconnaissance.

— Monsieur le gouverneur, répondit le marquis, je suis très sensible à vos paroles, mais je n'ai fait que mon devoir, le témoignage de ma conscience me suffit.

— Sa Majesté connaîtra votre conduite, monsieur le marquis ; je ferai appel à sa clémence et j'espère obtenir votre grâce.

— Je ne demande ni grâce, ni faveur ; mais le soldat vaincu réclame la justice : je n'ai pas mérité d'être traité comme un vil criminel.

— Monsieur le marquis, j'étais officier dans l'armée libérale lorsque la fortune a trahi vos efforts ; je sais que vous avez toujours loyalement combattu. Mais des rapports transmis au gouvernement des Philippines formulent contre vous les plus graves accusations.

— Des rapports rédigés par de lâches et implacables ennemis, et je n'ai jamais été appelé à les démentir, répliqua le marquis avec fierté. Ah ! je sais bien que la haine de mes ennemis ne s'est pas assouvie, et qu'elle me poursuivra jusqu'à ma mort. Depuis cinq années que je suis ici, j'ai écrit plusieurs lettres à des amis, et aucun ne m'a répondu, ce qui dit assez que mes lettres ne sont pas arrivées à destination et que celles qui ont pu m'être adressées ont été saisies. Mes plus cruelles souffrances sont d'être toujours sans nouvelles d'Espagne.

— Monsieur le marquis, je ne puis que vous dire : Comptez sur moi et espérez.

Un rayon d'espoir était entré dans le cœur du déporté et il tressaillit de joie à la pensée que, bientôt, il reverrait sa fille chérie dont il était séparé par des milliers de lieues.

Il se disait que le fidèle Pedro Lammès avait heureusement accompli sa mission, que sa lettre au comte de Corello lui avait été remise et que sa chère petite grandissait sous la protection du comte.

Malheureusement, le gouverneur ne put tenir l'engagement qu'il avait pris. A cette époque, l'Espagne était constamment agitée par les partis, et les hommes qui arrivaient au pouvoir s'empressaient de distribuer à leurs amis les places les plus lucratives.

Le navire qui devait, en repartant, porter le plaidoyer en faveur du marquis de Mimosa, amena à Manille un nouveau gouverneur qui était un ami de don Antonio de Villina et le mandataire de sa haine.

Le marquis n'était pas encore sorti de l'hôpital lorsque, pendant la nuit, on lui donna l'ordre de s'embarquer.

Il put croire d'abord qu'il allait être ramené en Espagne ; mais le bâtiment, au lieu de se diriger vers l'ouest, suivit la route du sud, et le lendemain le marquis put voir défiler à sa gauche les nombreux îlots de l'archipel, qui sont en quelque sorte les satellites de la grande île de Luçon.

Hélas ! les illusions du prisonnier s'étaient évanouies ; on le transférait à l'île de Palouan.

Cette île, arrosée à l'ouest par la mer de Chine, se trouve à peu de distance de Bornéo ; elle a cinq cent vingt kilomètres de longueur et à peine quarante de largeur. Cet étroit espace est séparé en deux versants par une chaîne de montagnes dont les rampes se prolongent presque jusqu'à la mer. Une très petite terre est soumise à l'influence européenne : des forêts impénétrables servent d'asile aux bêtes féroces et à des indigènes encore sauvages, dont les flèches empoisonnées menacent les imprudents qui pénètrent dans leur domaine.

Palouan est surtout une colonie pénitentiaire où l'on déporte les malfaiteurs les plus dangereux. En dehors des forçats, il n'y a dans l'île qu'une faible garnison, laquelle maudit ce lieu d'exil, et quelques spéculateurs qui mènent une triste existence à Puerto-Princesa, résidence du sous-gouverneur.

Dès son arrivée à Palouan, le marquis de Mimosa put voir que des instructions avaient été données pour qu'il fut soumis à une surveillance rigoureuse et à un régime extrêmement sévère. Il lui fallait renoncer à tout espoir de recevoir des nouvelles d'Espagne, car il était interdit aux prisonniers d'écrire ou de recevoir des lettres.

Le malheureux marquis était traité avec une rigueur exceptionnelle ; les corvées les plus pénibles lui étaient réservées, et les agents subalternes, qu'irritait son attitude silencieuse, se vengeaient de son dédain par toutes sortes de brutalités.

Ah ! s'il avait pu s'évader ! Mais comment ? Les prisonniers qui en auraient le désir se trouveraient en présence de difficultés insurmontables. S'ils parvenaient à franchir les limites entre lesquelles ils sont internés, ils n'échapperaient pas aux flèches des sauvages, à la